

Compte rendu

Ouvrage recensé :

WEYEMBERGH, Maurice, *Entre politique et technique : aspects de l'utopisme contemporain*

par Lucien Pelletier

Laval théologique et philosophique, vol. 48, n° 2, 1992, p. 279-281.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/400694ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca



Maurice WEYEMBERGH, **Entre politique et technique : aspects de l'utopisme contemporain.** Coll. «Pour demain». Paris, Vrin, 1991, 223 pages.

Voilà un ouvrage aux prétentions modestes mais qui, dans ces limites, sera sûrement très utile à ceux qui veulent s'initier à la problématique de l'utopisme contemporain. Dès les premières lignes, l'auteur définit son thème : «L'interrogation première dont ces études procèdent porte sur la *lisibilité* et la *fabricabilité* de l'histoire. Les événements de ce siècle ne peuvent pas en effet ne pas mettre en question la conception qui est sous-jacente à la croyance en cette lisibilité et fabricabilité.» (p. 9) La grande prétention de la modernité — pouvoir, en l'absence des dieux de naguère, modeler à sa guise l'histoire et la société et leur prêter sens — semble tragiquement infirmée de nos jours, après avoir été amplement explorée au cours des derniers siècles et avoir produit le contraire de ce qu'elle visait : les régimes politiques mangeurs d'hommes, le système technicien, la catastrophe écologique. Le mot «utopisme» désigne les diverses conceptions et pratiques reposant sur ce présupposé inquestionné, et sa connotation péjorative renvoie à leurs effets pervers. Cet ouvrage vise essentiellement à *décrire* ces perversions.

S'il ne les explique pas directement, c'est qu'il laisse surtout la parole à divers auteurs qui ont avancé des théories, plus ou moins élaborées selon les cas, afin de rendre compte du problème. L'auteur présente au début une liste de trente-deux ouvrages — de H. Arendt (5), R. Debray (1), J. Ellul (10), J. Freund (3), R. Girard (1), H. Jonas (2), T. Molnar (4), J.-P. Sartre (1), H. Schelsky (3) et G. Sorel (2) — qu'il va utiliser principalement, en en présentant et comparant soit l'argument général, soit un ou plusieurs points particuliers. (Tous ces penseurs sont accessibles au lecteur francophone, à l'exception de Schelsky, et il faut se réjouir de voir présenté ici tout un pan de l'œuvre de l'important sociologue allemand.) K. Marx et J.-P. Sartre sont pris à partie en tant que représentants de l'utopisme, mais surtout E. Bloch, dont l'auteur ne semble pas avoir une connaissance de première main et qu'il présente par l'entremise de ses détracteurs Jonas et Schelsky (d'où l'on risque de conclure que Bloch est un parfait imbécile).

L'ouvrage se compose de quatre articles parus antérieurement et donc autonomes. Les deux premières études traitent plutôt du problème politique, les deux suivantes, plutôt de la technique ; d'où le titre principal de l'ouvrage. Une brève introduction les relie, qui établit des recoupements et propose quelques observations et perspectives générales.

La première étude s'intitule «La fin du politique et la problématique de l'exclusion». Elle compare la position de Sartre, Girard et Debray concernant l'usage légitime de la violence, le rapport ami-ennemi, autrement dit le lien politique. Alors que Sartre et Girard prétendent que ce lien peut éventuellement être rompu, Debray déclare dans sa *Critique de la raison politique* que le politique est indépassable et qu'il revient à chacun de choisir son camp, en une décision imprescriptible. L'auteur fait remarquer en conclusion que les options de Sartre et Girard reposent sur une conception désuète de la nature humaine ; il opte donc pour la vision de Debray, mais sans son volontarisme : pour lui, la dialectique ami-ennemi reste indépassable. Mais il note

pour finir que l'avènement de la technique risque d'invalider la fonction politique: celle-ci repose sur des décisions que l'autonomisation de la technique rendra peut-être superflues.

La deuxième étude, «Sorel vu par Hannah Arendt et Helmut Schelsky», se demande comment il se fait qu'une même œuvre, celle de Sorel, ait suscité chez Arendt et Schelsky des réactions fort divergentes. Contre l'intellectualisation et la bureaucratisation du mouvement ouvrier, Sorel en avait appelé au mythe et à la violence comme expression directe des masses et instrument de l'auto-organisation des groupes. La position d'Arendt face à cette doctrine est presque entièrement négative: la violence invoquée par Sorel ne peut mener qu'à des catastrophes. Mais la philosophe se montre ouverte à la perspective d'un auto-gouvernement. Pour sa part, Schelsky accueille favorablement Sorel, mais surtout sur son versant critique: il rejette son appel à la violence, mais reprend avec un malin plaisir sa critique des intellectuels radicaux et son constat tragique de l'écart entre les convictions politiques et leur réalisation (écart qui s'aggrave encore à l'ère de la technique). Cette étude est assez fouillée et nuancée, mais finalement l'auteur explique la divergence de vues entre Arendt et Schelsky par de simples différences de sensibilité politique.

La troisième étude, «L'utopisme vu de droite», examine et compare la position de Freund, Molnar et Schelsky concernant la technique et les mouvements utopistes de gauche. C'est certainement l'essai central de l'ouvrage, celui qui critique le plus longuement la croyance en la fabricabilité de l'histoire. Les théories étudiées convergent et se complètent mutuellement. Toutes mettent l'accent sur le fait que les mouvements utopiques, par réaction contre un ordre social insatisfaisant, ont cherché à remodeler complètement leur environnement sans tenir compte du *topos*, des impératifs fondamentaux de la nature humaine. Les fins que l'homme se propose surgissent toujours d'un contexte historique déterminé; mais si l'on oublie ce lieu, comme fait l'utopisme, alors ces fins s'absolument, elles deviennent la norme, le vrai à l'aune duquel le présent paraît purement provisoire et évanescence. Mais dans ces conditions, l'idéal lui-même perd ses contours, devient abstrait, parce qu'il n'est plus en prise sur l'expérience qui l'a motivé. Ainsi, comme ce qui est n'est qu'à la mesure de ce qu'il sera, on perd à la fois le *topos* et le but censé le dynamiser et le réaliser. Il ne reste plus qu'une finalité vide, sans fin, où la rationalité formelle de l'instrument — institution ou moyen technique — impose sa loi. Voilà, en termes quelque peu différents, la critique fondamentale de l'utopisme qui me semble se dégager de cette étude. Chacun des trois auteurs examinés indique la nécessité de retourner au *topos* véritable de l'être humain, afin de sortir de l'aporie utopiste. Mais les conceptions de ce *topos* varient: Freund propose sa métaphysique des essences, invariants humains qu'il faut respecter; Molnar propose la foi catholique telle qu'il la comprend; Schelsky, plus modestement et sans doute plus justement, propose le «principe expérience», l'autoréalisation des individus en une réflexion lucide et respectueuse des contraintes et de l'horizon du réel.

La dernière étude s'intitule «La critique de l'utopisme et de la technique chez J. Ellul et H. Jonas». Elle apporte d'importants compléments à la précédente. On y trouve fort utilement résumée l'œuvre prolixe d'Ellul, sa critique des utopies sociales, sa théorie du système technicien, de même que ses considérations sur l'espérance et la foi. L'ouvrage de Jonas *Le principe responsabilité* est lui aussi résumé; l'accent est mis sur sa dénonciation de l'utopisme, son appel à la responsabilité, et les fondements néo-aristotéliens de son éthique. Cette dernière est cependant considérée avec quelque scepticisme. Si l'auteur accorde beaucoup d'attention et de sympathie aux thèses d'Ellul concernant l'enfermement dans l'univers technicien, il se montre réticent à en reprendre les perspectives désabusées. Il souligne enfin, avec Jonas et Ellul, que les développements récents de la technique nous placent dans une situation tout à fait nouvelle et que, face aux problèmes planétaires actuels qu'ils ont suscité, les attitudes partisans, conservatisme ou utopisme révolutionnaire, ne sont plus de mise: une véritable

révolution s'impose, mais qui aurait pour but de freiner la course à la catastrophe et imposerait des mesures *conservatoires*.

Ce résumé devrait faire voir la pertinence de cet ouvrage qui rassemble et articule utilement beaucoup d'éléments d'un débat capital. L'exposé souffre cependant d'une limite importante : la présentation des doctrines se réduit assez souvent à un simple résumé de lecture, et leur comparaison, à une simple juxtaposition. L'auteur est trop proche des Freund, Schelsky, Ellul, Jonas, Arendt, qu'il expose avec complaisance (et desquels il reprend avec une certaine acrimonie les critiques contre la gauche). Il ne prend pas occasion des divergences entre les doctrines auxquelles vont sa sympathie pour procéder à des analyses véritables, repérer des problèmes, redéfinir les termes du débat. On a du mal, par suite, à discerner sa position propre sur nombre de points particuliers.

Mais sa réserve est aussi commandée par la prudence : la situation actuelle lui paraît à ce point inusitée qu'elle invalide les alternatives traditionnelles, celle par exemple de la droite et de la gauche. Il note judicieusement, dans l'introduction, que la droite a coutume de privilégier l'être, et la gauche, le devoir-être ; puis il ajoute que ces positions ont sans doute « l'une et l'autre une part de vérité : il est probable que l'être n'est pas malléable et transformable à merci, comme il est vraisemblable qu'il peut être modifié ou amélioré en beaucoup de points » (p. 20). L'auteur n'est lui-même pas très clair sur les possibilités que la nouvelle situation technique maintient ou ouvre : le plus souvent, il reprend la thèse de l'enfermement technocratique, mais il lui arrive de cautionner aussi des arguments contraires, selon lesquels la rationalité technocratique ne supprimerait pas le problème de la décision politique, le pouvoir et l'État, de même que le débat sur les valeurs devant orienter le processus (p. 96-97).

Cette dernière perspective me semble du reste cautionnée par la conclusion finale de l'ouvrage, qui est un appel à la réflexion, au jugement, à l'humble travail de la raison. Si le jugement reste possible en dépit de la fonctionnalisation de la raison, c'est parce qu'il est le véritable *topos* de l'histoire humaine, auquel les allégeances de droite et de gauche ont toujours substitué leurs coups de force. L'utopisme n'est pas que le fait des révolutionnaires : s'en rendent coupables aussi ceux qui prétendent imposer des certitudes établies, métaphysique ou foi religieuse imprescriptible, au détriment de la critique. L'un des mérites durables d'un penseur tel que Bloch, bouc émissaire de Weyembergh, est d'avoir reconnu et accépté radicalement la situation moderne, la perte des *topoi* irréflechis du passé. Si condamnable que soit l'*hybris* métaphysique dont il s'est fait le porte-parole, il a du moins vu que l'être humain a à se faire lui-même, autant que possible. Une raison *topique* reconnaît cela ; elle se sait implantée dans un être de chair et de sang qui espère la vie pour lui-même et ceux qu'il aime, et qui ne dispose dans cette quête que de son jugement de vérité. Bien que cette attitude ne soit pas exclusive de la gauche, c'est tout de même surtout cette dernière qui l'a représentée dans l'histoire moderne, et l'auteur aurait gagné à s'en inspirer davantage. Car s'il est vrai qu'aujourd'hui l'attitude conservatoire commande une révolution, il reste toujours à se demander quoi conserver, et à quelle fin.

Lucien PELLETIER

Yvan PELLETIER, **La dialectique aristotélicienne**. Les principes clés des *Topiques*. Coll. «Noësis». Montréal, Bellarmin, 1991, 419 pages (15 × 23 cm).

Avec ce deuxième ouvrage qu'il publie dans la collection «Noësis» — après *Les Attributions (Catégories)* (1983) —, ce n'est pas, cette fois, par une traduction qu'Yvan Pelletier apporte